

La renaissance du christianisme québécois, une affaire incertaine, mais pas impossible

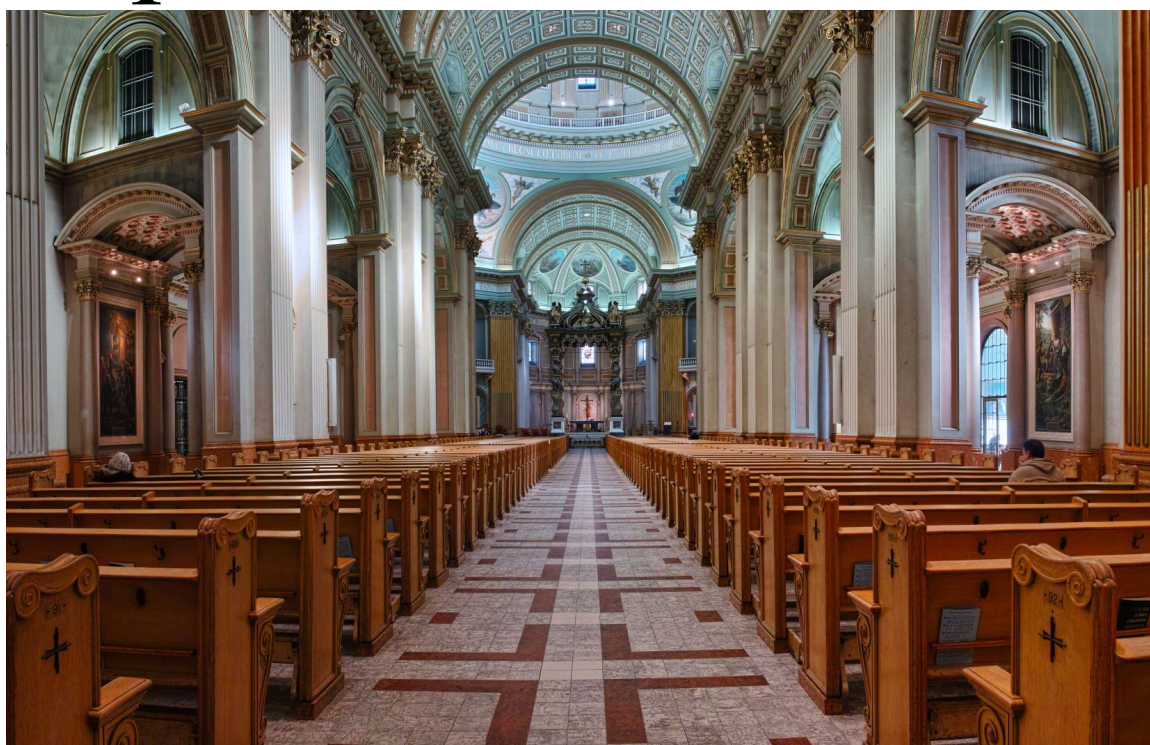


Photo: Olivier Zuida Archives Le Devoir Pour l'auteur, la fraternité au coeur de l'expérience chrétienne a été et est encore le ciment de bien des communautés humaines.

Jean-Pierre Proulx

L'auteur est journaliste et professeur retraité.

Publié le 30 déc. 2024 [IDÉES](#)

- Idées

Louise-Maude Rioux Soucy a coiffé son [éditorial du 24 décembre d'un titre prometteur : « La relance du religieux »](#). Titre d'autant plus pertinent, mais intrigant, qu'elle a écrit ensuite : « Le Québec s'est défini par sa mise à distance de l'Église. » En effet, tous les indicateurs vont dans la même direction : son effondrement institutionnel.

J'aurais aimé savoir, s'agissant du christianisme, par où passe la « relance » annoncée pour l'éditorialiste. Les voies qu'elle évoque relèvent, pour l'essentiel, de la sociologie, de la démographie et du politique. Une toute petite phrase indique qu'il pourrait s'agir d'autre chose : « Il ne faudrait pas négliger le besoin humain de s'attacher à plus grand que soi. » Et de parler, mais sans plus, « du sentiment religieux ». C'est peu dire sur l'expérience religieuse que vivent des millions de personnes dans le monde.

J'ose ainsi témoigner de ma propre expérience chrétienne bien que souvent vacillante, après 80 ans. Les lecteurs incroyants, agnostiques ou simplement distants voudront bien accepter que je m'exprime ici avec les mots des croyants.

Cette expérience est d'abord celle, plus sollicitée au temps de Noël, de la foi en un Dieu incarné en Jésus, mort et surtout ressuscité. Folie s'il en est. Cela ne date pas d'hier. Saint Paul a raconté avec humour son passage à Athènes devant l'Aréopage des philosophes : « Lorsqu'ils entendirent parler de résurrection des morts, les uns se moquèrent, et les autres dirent : “nous t'entendrons là-dessus une autre fois”. » Il n'insista pas et s'en alla bredouille !

Oui, le cœur de la foi est « folie ». Pourtant, elle persiste depuis vingt siècles sur tous les continents. Au Québec comme ailleurs, d'aucuns choisissent librement d'approfondir cette foi et de la méditer en écoutant le dimanche venu, les textes évangéliques et bibliques et les homélies qui en explicitent le sens.

Secondement, l'expérience chrétienne est celle de la fraternité vécue en des communautés diversifiées à travers le monde. En disant : « Notre père », à l'invitation de Jésus, les chrétiens se reconnaissent comme des frères et des sœurs et s'obligent à l'affection et au service mutuel, comme on le fait normalement au sein des familles.

Cette fraternité a été et est encore le ciment de bien des communautés humaines.

Troisièmement, l'expérience chrétienne passe par la quête de la justice et de la paix au cœur de la société où chacun vit, avec l'ensemble des citoyens qui, sans distinction,

œuvrent pour cette même justice et paix. Nul besoin à cet égard de s'afficher comme croyant quand il s'agit de donner à manger à ceux qui ont faim, à boire à ceux qui ont soif, de vêtir ceux qui sont nus, d'accueillir les étrangers, de visiter les prisonniers. C'était, il n'y a pas si longtemps, pratiquer la charité. C'est aujourd'hui affaire de justice. Ce qui n'exclut nullement la douceur et la tendresse.

Quatrièmement, dans le repas eucharistique, l'expérience chrétienne passe par la célébration de la mort et la résurrection de Jésus, et par la communion symbolique, à son invitation explicite, à son corps et son sang. Ici, on pourra nous dire comme les philosophes de l'Aréopage : « Nous t'entendrons là-dessus une autre fois » ! Non sans raison. D'ailleurs, avant de communier, on chante : « Il est grand, le mystère de la foi. » Toutefois, ce rite a été institué par Jésus lui-même, qu'il a commandé de répéter : « Vous ferez cela en mémoire de moi. » Il marque le sommet de la vie du croyant.

Pour la plupart, jusqu'aux années 1970, les chrétiens du Québec ont vécu à divers degrés les moments que je viens de décrire. Incontestablement, leur nombre a largement diminué et diminuera probablement encore vu l'âge avancé de ceux qui persistent. La « renaissance » du christianisme québécois n'est pas du tout assurée. L'exil du peuple juif à Babylone au VI^e siècle avant J.-C. a engendré l'expression du « petit reste » pour nommer ceux qui sont revenus en Israël.

On peut, dans l'espérance, l'appliquer au Québec. Sa relance passera sans doute, mais modestement par là.